

# L'intrusion du Fantastique dans les Nouvelles Écritures Algériennes : le cas des romans de Djamel Mati

## *The intrusion of the Fantastic in the New Algerian Writings: the case of the novels of Djamel Mati*

Henni Ahmed  
Université de Mohamed Boudiaf Sciences et  
de la technologie d'Oran–Algérie  
[ahenni2003@yahoo.fr](mailto:ahenni2003@yahoo.fr)

### To cite this paper:

Henni, A. (2016). L'intrusion du Fantastique dans les Nouvelles Écritures Algériennes : le cas des romans de Djamel Mati. *Revue Traduction et Langues* 15(2), 94-106.

---

**Abstract:** *This contribution aims at questioning the way with which the Algerian Writer D. Mate introduces the fantastic in the diegetic universe inclined to the phantasmagorias of the tormented lucubration's of the characters in quest of themselves. In this perspective, the Writer elaborates a new interactive and dynamic relationship between the moving and chimerical spatiality's of "point B114" and the fantastic lucubration's of atypical characters on the reading of "Sweet-sour, the lucubration's of a tormented mind" and "It looks like the South".*

*The researcher attempts to show how such dynamics is elaborated in the wake of a new Algerian writing of dreams and delirium, the liberation of forms and senses through a singular fantasy with innovative scriptural mechanisms to show their philosophical and ontological nature, consubstantial with the human condition.*

*In conclusion, we will say that the fantastic is omnipresent in the phantasmagorical diegetic universe by the multiplication of hallucinatory, strange and inexplicable phenomena experienced by the tormented characters in search of themselves. However, Mati's scriptural aesthetic does not content itself with "threading" them in the narrative continuum: it draws eclectically from other codes of the fantastic, ranging from the strange inexplicable to that of the disturbing Freudian strangeness to establish a sort of dismantling of time and space opening up to infinity in a supernatural dreamlike timelessness that escapes the classical spatio-temporal benchmarks (space, duration, dating).*

*In Mati, the "raw" fantasy is not introduced into a world where enchantment goes without saying, it is the fruit of hallucinations, daydreams and dreamlike delusions of characters inclined to systematically consume sweet and sour pills and hookahs stuffed with Indian hemp. The intrusion of an eclectic and hybrid fantasy into a composite conglomeration of hallucinatory micro-narratives allows the expression of an existential malaise which the wandering characters seeks to circumscribe through strange and inexplicable experiences. Finally, the intrusion of a fantastic singular invades in an original and singular way the entire surface of the text through the excrescences of the hallucinatory dream, of the oneiric fabulation and refers*

---

*Correspondions auto : Henna Ahmed*

*implicitly to the impalpable ontological mystery which privileges the questioning of the human condition and the entity of being.*

**Keywords:** *Fantasy, human condition, lucubrations, spatialities, transmutations, Entity of the Being.*

**Résumé :** *Cette contribution se donne pour objet d'interroger la manière avec laquelle l'écrivain algérien D. Mati introduit le fantastique dans l'univers diégétique enclin aux fantasmagories des élucubrations tourmentées des personnages en quête d'eux-mêmes. Dans cette optique, l'écrivain élabore un nouveau rapport interactif et dynamique entre les spatialités mouvantes et chimériques du «point B114» et les fantastiques élucubrations de personnages atypiques à la lecture de « Aigre-doux, les élucubrations d'un esprit tourmenté » et « On dirait le Sud, les élucubrations d'un esprit tourmenté».*

*Nous voulons montrer comment une telle dynamique s'élabore dans le sillage d'une nouvelle écriture algérienne de l'onirisme et du délire, de libération des formes et des sens par le truchement d'un fantastique singulier aux modalités et mécanismes scripturaires novateurs pour dire sa nature philosophique et ontologique consubstantielle à la condition humaine.*

**Mots-clés :** *Fantastique-condition humaine, élucubrations, spatialités, transmutation, entité de l'Etre.*

## 1. Introduction

Les nouvelles écritures algériennes des années 2000 - qui ont suivi les fictions dites de « l'urgence » censées refléter avec fidélité la quotidienneté de l'horreur vécue dans sa chair par le peuple algérien durant la décennie noire, s'inscrivent dans l'optique d'une nouvelle esthétique du sens, d'un nouveau souffle du roman Algérien.<sup>1</sup>(MOKHARI, 2006 :19) Djamel Mati fait partie de ces écrivains de l'après-urgence qui participent activement à cette nouvelle architecture de l'esthétique de la forme, véritable « *espace d'écriture, de réflexion, du dialogue, de métissage et de croisement permanents qui permet à la littérature algérienne de continuer son expansion dans l'hybridité, de se revendiquer d'un universel auquel tend l'humanité dans le monde actuel* » (BENDJELID. F, 2012 :100).

« *Aigre-doux, les élucubrations d'un esprit tourmenté* » en 2005 et « *On dirait le Sud, les élucubrations d'un esprit tourmenté* » en 2006 sont deux romans à travers lesquels l'écrivain part en quête d'une nouvelle esthétique nourrie aux élucubrations oniriques et fantasmagoriques de personnages qui, tout en étant déconnectés des repères spatio-temporel par la prise systématique de drogues, errent à la recherche du sens ontologique de leur existence.

Libération des sens et des formes, avec de nouveaux rapports à l'écriture, avec de nouveaux rapports entre l'écrivain et ses lecteurs, les romans de Djamel Mati se caractérisent par la discontinuité et l'introspection de leurs fictions déconstruites dans une spatialité instable, mouvante où le fantastique s'y déverse et y coule au gré des élucubrations des esprits tourmentés des protagonistes en quête d'eux-mêmes. C'est par cette perspective dénuée de toute prétention à la vraisemblance que Djamel Mati entre résolument dans une problématique moderne d'une écriture fantastique, en violentant les codes de narration au profit d'une organisation signifiante où l'imaginaire et l'hallucinatoire se complaisent dans l'absurdité, la discontinuité et l'incohérence.

Par quelles modalités et mécanismes scripturaires cette nouvelle forme de narration emprunte-t-elle les formes d'un récit fantastique ? Est-ce par la multiplication crescendo

<sup>1</sup> Mokhtar, Rachid a utilisé cette expression dans son essai comme suit : « *Après donc une livraison de témoignages romancés sur l'horreur terroriste, les écrivains(...) ayant publié à l'orée de l'an 2002 ont hérité de Tahar D'aout ce souci premier de l'esthétique du sens, surtout de la mise en forme, de son renouvellement. Car de là naît la signification, le renouveau du sens* ».

de phénomènes hallucinatoires et irrationnels que vivent les personnages en errance que le fantastique s'introduit dans un univers diégétique fantasmagorique ? S'agit-il peut-être d'un fantastique s'immisçant de manière brutale dans une réalité<sup>2</sup>(MALRIEU. J, 1992 :38 ) soudainement confrontée à l'étrange inexplicable<sup>3</sup> (CAILLOIX .R, 1965 :61) donnant la possibilité d'hésiter entre l'illusion et l'existence d'une autre réalité, ou celui de l'« inquiétante étrangeté » freudienne, sentiment coïncidant avec « ce qui provoque l'angoisse » (FREUD. S, 1971 : 7), la peur et l'effroi renvoyant à l'inexplicable mystère des êtres et du monde par le truchement de choses connues et familières ?<sup>4</sup> (FREUD. S, 1971 : 7), Quelle est la finalité de l'intrusion du fantastique dans la fiction martienne ?

A cet égard, la présente contribution a pour ambition de proposer notre réflexion sur la dimension fantastique et surnaturelle de ces deux romans participant du projet esthétique et scripturaire de Djamel Mati. Ce dernier n'hésite guère à introduire dans son corpus le code fantastique en développant des stratégies formelles inédites qui participent de l'éclatement de son événementiel narratif.

Pour répondre à ces interrogations, nous proposons les axes de réflexion qui nous permettront de cerner la dimension fantastique de l'écriture dans la configuration d'ensemble de l'univers romanesque et fictionnel des romans de D. Mati : « *Le fantastique, entre personnages et spatialités mouvantes du point B 114* », « *De la temporalité onirique au fantastique de l'événementiel* ».

## 2. Le fantastique entre personnages et spatialités mouvantes du point B 114

Dans ces deux romans, le fantastique s'installe à travers des personnages asociaux, sans biens matériels dénués de toute forme, incapables d'influer sur le cours des événements. Ils ne peuvent être déterminés en « *échantillon social* » (ENCYCLOPEDIE. U, 1995) et participer « *à une sphère d'actions* » (BARTHES. R, 1977 :35) au cours de leur onirique pérégrination en quête de leur identité. Les personnages martiens évoluent dans des univers fantastiques où « *les espaces se sont multipliés, morcelés et diversifiés (et où) vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner* »<sup>5</sup>(WESPHAL. B, 2007) et tentent en vain de ne pas se « *cogner* » contre cet univers fictif<sup>6</sup>(FONTAINE. D, 1993 : 64) du point B 114 engendré par la prise systématique de subterfuges artificiels, de pilules aigres-douces pour le personnage -

<sup>2</sup> « *Le fantastique ne se confond pas avec l'affabulation conventionnelle des récits mythologiques où des féeries qui impliquent un dépaysement de l'esprit. Il se caractérise au contraire par une intrusion brutale du mystère dans la vie réelle* » Pierre-Georges Castex cité par Jean Marieur.

<sup>3</sup> Roger Caillois, dans *Au cœur du fantastique* : "Tout le fantastique est rupture de l'ordre reconnu, irruption de l'inadmissible au sein de l'inaltérable légalité quotidienne ».

<sup>4</sup> Freud définit cette « *l'inquiétante étrangeté* » ou « *unheimlich* » comme ce concept « *apparenté à ceux d'effroi, de peur et d'angoisse (...) si bien que le plus souvent il coïncide avec ce qui provoque l'angoisse* ». Il précise que ce sentiment consiste à «  *rapprocher tout ce qui, dans les personnes, les choses, les impressions sensorielles, les événements ou les situations, éveille en nous le sentiment de l'inquiétante étrangeté et en déduire le caractère caché commun à tous ces cas (...)* l'inquiétante étrangeté sera cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps, et de tout temps familières ».

<sup>5</sup> Bertrand Wesphal précise, en citant Georges Perec, que « *la perception de l'espace humain s'est particulièrement compliquée suite à l'émergence d'une pluralité des points de vue (...) et que cet éclatement serait le signe d'une plus grande lucidité de la littérature – jamais complètement coupée du monde réinvestit l'espace selon de nouvelles règles* ».

<sup>6</sup> David Fontaine définit la notion d'univers fictif « *comme la seule catégorie vraiment pertinente dans l'analyse du roman (...) en englobant l'intrigue, les personnages, et tout ce qui sous-tend la vision du monde délivrée par une œuvre* ».

narrateur dans *Aigre-doux*<sup>7</sup> (MATI. D, 2005 : 15) et de narguilés bourrés de chanvre indien dont « *le gargouillis de l'eau et de la fumée* » la font plonger dans ce qu'elle appelle « *mon monde véritable* » (MATI. D, 2007 :34) pour Zain dans *On dirait le Sud*.

Sans être en possession d'un vouloir déterminé, les personnages martiens ne font qu'errer à la recherche d'un objet -valeur dont ils ne connaissent pas les contours et leurs *soi-disant* compétences ne se tisseront, à leur insu, qu'au gré de furtives rencontres au cours de leurs pérégrinations oniriques. Ainsi, ces personnages atypiques se contentent de vivre sans aucun sentiment de responsabilité de leurs actes sur les chemins de l'incertain et de l'aléatoire, dans l'immanence d'immédiatetés chimériques engendrées par leurs propres tourments sans jamais recevoir « *la teinte émotionnelle la plus vive et là plus marquée* » (TOMACHEVSKI. B, 1996 :13) dans l'espace fantasmagorique de la fiction.

Si au plan théorique, l'interdépendance des personnages, de l'espace-temps et de l'évènementiel est de mise, l'esthétique scripturaire de Djamel Mati romans met en place une perception nouvelle du point B 114, spatialité multidimensionnelle dans une interaction avec la réalité extérieure dans une perspective postmoderne et interdisciplinaire<sup>8</sup>(WESPHAL. B, 2007). En effet, au gré des élucubrations de leurs esprits tourmentés, les personnages s'engouffrent dans des spatialités fantastiques qui évacuent stricto sensu la question du référent et au sein desquelles ils se meuvent avec une aisance déconcertante. En effet, ils errent en quête d'eux-mêmes et vivent moult expériences existentielles dans leurs rencontres avec les personnages les plus fantastiques, les plus excentriques et les plus déroutants.

Dans « *Aigre-doux* », c'est l'histoire d'un personnage narrateur amnésique vivant sous l'emprise de pilules aigres-douces à l'origine de flashbacks, images subliminales pleines d'effrois et d'anachronismes. Tout cela libère l'errance de son imaginaire en émigration dans le sillage des transmutations spatiales où le fantastique et l'irrationnel<sup>9</sup>(DOUDET. C, mai 2008) s'emparent du point B 114. Il quitte alors sa compagne de l'ex-rue du diable et entame son voyage pilulaire vagabondant dans différents lieux, villages, hameaux, douars, mégalofoles pour atteindre les confins du désert. Dans son errance, il rencontre de manière furtive les personnages les plus fantasques, les plus excentriques et fantaisistes pour trouver des réponses à ses profondes interrogations existentielles<sup>10</sup>(MATI. D, 2005 :174).

Dans « *On dirait le Sud* », la cabane B 114 est la spatialité dans laquelle Zain la jeune droguée, sale comme un bagnard, se shoote au chanvre indien dont les sculptures et volutes de fumées la plongeront dans des lieux fantasmagoriques de folies et de désespoirs qu'elle visitera au grès des élucubrations de son esprit tourmenté. Considérant cette spatialité chimérique en tant que « *repère (...) où peut se produire un évènement et où peut*

<sup>7</sup> « *Les pilules au goût acide que j'ingurgite matin et soir me rappellent les vapeurs de chanvre indien qui obscurcissent continuellement mon esprit tourmenté* ».

<sup>8</sup> Bertrand Wesphal définit sa géo critique comme « *une poétique dont l'objet serait non pas l'examen des représentations de l'espace en littérature, mais plutôt celui des interactions entre espaces humains et littérature* ».

<sup>9</sup>Caroline Doucet précise que « *la nécessité de percevoir l'espace dans sa dimension hétérogène, marquée par l'insécurité radicale qui est la caractéristique de l'ère postmoderne (...) et tendant à faire de l'espace un objet pour le moins instable* ».

<sup>10</sup> « *Je suis sur les routes depuis ...depuis toujours(...) je cherche quelque chose que je ne connais même pas (...) je veux retourner chez moi, mais j'ai perdu mon origine. Je ne sais même pas qui je suis (...) savez-vous que je ne connais même pas mon nom* ».

*se dérouler une activité* » (BUTOR .M, 1964 : 44 ). , le point B 114 apparaît à priori comme le lieu d'une insolite et fantastique trouvaille : celui d'une femme à moitié nue - ne sachant ni qui elle était ni comment elle s'est retrouvée au point B 114 - que Cro-Magnon, le « *yeti des sables* » trouva un jour endormie, qu'il appela Zain tant elle était jolie <sup>11</sup>(MATI. D, 2007 :99) après l'avoir sodomisée et délestée de tous ses bijoux.

Le fantastique martien s'imisce dans la narration par la spatialité mouvante du point B 114 qui se surimpose à des espaces emprunts de vraisemblable par l'hallucination onirique des personnages en aucun cas désignés par des traits physiques, de marques et/ou de particularités synthétisés dans ce que, dans sa « *Poétique du récit* », Philippe Hamon appelle : « *le signifiant du personnage* ». (HAMON.P, 1977 : 142). Un point commun à ces deux romans peut être constaté : la spatialité fantasmagorique du point B 114 évacue toute forme de logique réaliste en se construisant à travers l'imaginaire et les rêveries de personnages atypiques et ne peut se définir « *comme l'ensemble de signes qui produisent un effet de représentations* » (TADIE.J-Y, 1979 : 22). Constituée de virtualités oniriques, cette spatialité onirique s'empare de l'univers diégétique et s'y démultiplie sur « *une véritable dialectique (espace-littérature-espace) qui implique que l'espace se transforme à son tour en fonction du texte qui l'avait assimilé* » (WESPHAL.B, 2007 :6).

En d'autres termes, le point B 114 devient cet espace-ancrage à partir duquel le roman met en place sa spatialité- où le fantastique supprime littéralement tout effet de réel <sup>12</sup>(HAMON. P, 1977 : 34) - qui s'ouvre sur une pluralité d'espaces -temps concomitants tous aussi anachroniques, oniriques et virtuels les uns que les autres.

Dans « *Aigre-doux* », le point B 114 est cette spatialité singulière apte à se transformer et se démultiplier au gré des pérégrinations oniriques du narrateur en quête de son identité. Son architecture élastique se dilate en d'autres « *points B114 analogues ou pires* » (MATI. D, 2005 :242) de ses randonnées escarpées.<sup>13</sup> Le narrateur halluciné visite différents espaces chimériques tels que le douar aux artifices en compagnie d'une espèce de « *petit concombre surmonté d'une olive sans noyau* » (MATI. D, 2005 :97) qui lui apporte spontanément un gobelet sec avant de réclamer un pourboire de cinq cailloux dans un café maure et la cité- cannibale, véritable mégalopole labyrinthique où visions de zombies lépreux et loqueteux et réminiscences d'un vécu durant la période coloniale française se désancrent du fin fond de sa mémoire altérée. Une femme l'aborde, l'entraîne dans la misérable chambrette d'une taverne aux folles pour se réveiller la tête posée entre ses seins avec un sentiment de confort et de sécurité. Près du rideau du désespoir, il subodore et imagine de goguenards regards résignés enfermés dans leur *monde immonde* (MATI. D, 2005 :117) l'épier, chacun derrière son rideau. Son voyage pilulaire le mène également dans une nécropole à la recherche de sa propre tombe et au pied d'un

<sup>11</sup> « Content, il trouva une nana endormie, à moitié nue (...) à son réveil la femme ne se souvenait de rien, ni qui elle était ni comment elle avait atterri au point B 114. La jeune femme était jolie. Cro-Magnon l'appela Zain, tout simplement ».

<sup>12</sup> Selon Philippe Hamon, « l'inventaire du réel, les listes de détails techniques (...) sont remplacés par des défilés d'images qui se déploient dans l'imaginaire ; l'effet d'irréel succède à l'effet de réel ».

<sup>13</sup> La pérégrination vers l'inconnu est à présent inéluctable après ces mois d'angoisse, de rêves éveillés et de délires hallucinatoires provoqués par la prise continue de pilules aigres-douces. N'ayant plus aucune perspective et noyé dans le tourbillon de ses interrogations dans cette matrice devenue trop exigüe pour lui laquelle le frustré et le rejette sur son passé, il décide de quitter la chambrette ovale du studio B114 tel un fœtus mort-né et de partir seul à la recherche de son ombre derrière la porte du désespoir.

arbre conteur d'une effroyable tragédie de cinq adolescents assassinés au nom de Dieu. Il retrouve les jeunes comparses assis sur leurs pierres tombales- en compagnie d'un vieillard psalmodiant une douloureuse complainte dédouanant le Seigneur et accusant la folie meurtrière des imposteurs qui prétendent agir en son nom. Dans un jardin champêtre épouvanté d'herbes folles et d'épiniers, le narrateur assiste sans broncher au rituel masochiste d'enfants apprécié avec une morbide délectation<sup>14</sup> (MATI. D, 2005 :133). Sa quête identitaire poursuit dans un village charnier vivant où des arbres aux agrumes de potences<sup>15</sup> (MATI. D, 2005 :135) bornent l'unique rue déserte où de jeunes loosers jouent à une roulette russe où il faut mourir pour être le gagnant.

En empruntant une route bitumée menant vers le sud, son regard est attiré par une inscription en lettres de sang : « *Cité du savoir* » d'une Tour de Babel vétuste dans le pire des mondes où « *des oisifs de la lecture* » (MATI. D, 2005 :148) s'abreuvent de livres de poche liquéfiés et salivent devant des romans en cruche vendus à des prix exorbitants. A droite de la ruelle, il pousse la lourde porte d'une misérable librairie B 114, capharnaüm de livres profanés par des rats, des araignées, des cafards volants et des colonies de termites que le bouquiniste de « *feu le savoir* » (MATI. D, 2005 :150) lui donne à lire son propre manuscrit relatant l'histoire de la grande braderie du savoir où les librairies se sont toutes transformées en vespasiennes ou en fast-foods. Ses élucubrations le mènent presque immédiatement au centre du hameau B114 perdu entre ciel et misère, véritable purgatoire de misérables<sup>16</sup> (MATI. D, 2005 :157) inféodés et dignes à la fois- dont les cabanes délabrées sont disposées en cercle autour d'une placette au milieu de laquelle une longue perche en bois autour de laquelle il se love pour y passer la nuit<sup>17</sup> (MATI. D, 2005 :158).

Sur la colline aux horreurs clonées, il découvre assis au coin de la bergerie *sans brebis* un chérubin aux boucles de laine<sup>18</sup> (MATI. D, 2005 : 164) qui tente de tailler un crayon rouge avec ses petites dents blanches maculées de sang et se met à bêler l'histoire contemporaine des Hommes qui se sont amusés à inventer, par ennui, l'injustice, la guerre, l'ostracisme, la pauvreté et la misère. Dans une matrice ardente et luxuriante<sup>19</sup> (MATI. D, 2005 : 172), l'écorchant de ses épineux et languissants buissons, un thaumaturge avenant lui conseille de découvrir toutes les facettes de la vie et des hommes sans omettre de relativiser ses sens de perception pour apprendre à s'accepter et à assimiler l'aigre-doux

<sup>14</sup> Ces jeunes gens arrachent de leurs mains nues des fruits de nopals épineux qu'ils avalent goulûment et dont ils se délectent avec morbidité avant de s'écrouler d'aversion : « *Les épines remplissent leur bouche, leurs narines et leurs mains ; puis dégoutés, ils s'écroulent par terre, leur main tendue vers les figuiers de Barbarie* ».

<sup>15</sup> « *Sur les branches des acacias pendouillent des cordes qui se terminent par un nœud coulant* ».

<sup>16</sup> « *je regarde la place du village se remplir de formes humanoïdes, habillée de lardes (...) le teint blafard, la posture affaissée, le dos voûté, les cheveux ébouriffés, les visages inquiets, les joues concaves, les yeux cernés, les paupières bâillonnées, les regards déviés, fuyants, indéfinis : des zombies lépreux qui ne portent que des haillons sur leur maigre peau* ».

<sup>17</sup> « *Une dame noble et belle, drapée dans un haïk immaculé, ne laisse entrevoir qu'une mèche de cheveux roux et de grands yeux émeraudes s'installe et s'adosse au mat pour lui susurrer d'une voix suave et mélodieuse qu'ici, ils sont tous deux, dos à dos, au hameau B 114* ».

<sup>18</sup> « *Il tient à la main un ancien livre, un de ces livres qui raconte des histoires commençant toutes par « il était une fois » avec plein d'images à colorier* ».

<sup>19</sup> « *Je me déploie (...) voluptueusement sur une terre en m'imprégnant de tous ses sens ; ça sent, l'humus, l'eau, le pain d'épice, la sueur, le musc, la cannelle et le girofle, la rose, la mousse humide, quelque chose entre le poisson et le lilas, une liqueur douce et légère, le gîte et le couvert, l'océan, le paradis, le commencement* ».

de l'existence<sup>20</sup> (MATI. D, 2005 : 175). Enfin, dans le miroitement de l'asphalte, le narrateur hirsute et loqueteux emboîte gauchement le pas d'une horde multicolore d'athlètes de laquelle une ambigüité androgyne d'une beauté<sup>21</sup> (MATI. D, 2005 : 177) singulière lui prend la main pour courir et faire durer fusionnellement le plaisir de remonter le temps. Aspiré par ce tourbillon de sensualité et d'allégresse, de délectation lascive d'une gouttelette suave qu'elle venait d'extraire du devant de son short, le narrateur accompagne visuellement la graine d'excrétion chaude avec laquelle il fusionne, perlée sur ses lèvres, la lippe, l'apex, le menton, le cou, le talweg, (MATI. D, 2005 :181-182) pour se lover dans le creux du nombril et se réveiller pudibonde et coquine dans la toison humide de son « luxuriant sentier » (MATI. D, 2005 : 182) gonflé et contracté d'intenses plaisirs<sup>22</sup> (MATI. D, 2005 : 182).

À cette période fantasque de l'année, le narrateur découvre entre les deux Atlas un minuscule village austère situé sur les hauts plateaux steppiques où les gens passent leur temps à s'épier, la forme humaine du Maître de l'occultisme *né de la fusion du vent et de la pierre* (MATI. D, 2005 : 187) lui conseille d'écouter sagement son cœur. En proie à de profondes réflexions existentielles et soliloquant sur son statut d'infime partie d'un Tout, le narrateur soliloque au sujet de son état de « fraction de matière »<sup>23</sup> (MATI. D, 2005 : 188) s'emboitant à d'autres dans l'harmonie et/ou le chaos total- tel un « grain de sable » rebelle et récalcitrant au Temps dans un sablier<sup>24</sup> (MATI. D, 2005 : 216) - pour enfin relativiser son point de vue vis-à-vis de Dieu<sup>25</sup> (MATI. D, 2005 : 212).

Marchant dans les rues larges et bien droites d'une ville-tombeau vide, morbide et silencieuse, le narrateur réalise avec effroi et incrédulité son déséquilibre sur une *bizarrierie géologique, masse poisseuse aux ondulations glutineuses* (MATI. D, 2005 : 230) de milliards de vers de terre s'amusant à jouer à saute-mouton par grappes de milliers. Son esprit s'évade vers des montagnes volcaniques où il emprunte un sentier empierré dans un chaos rocheux préhistorique<sup>26</sup> (MATI. D, 2005 : 247) surplombant l'erg s'étendant en dunes aux contours sensuels pour l'appel d'une voix féminine rebondissant en écho sur son cœur apaisé et son âme rechignant à une ultime procrastination de la mort Délivrance inéluctable.

Dans « *On dirait le Sud* », La cabane B 114 est la spatialité dans laquelle Zain est enfermée avec un bougre dégoûtant pour lequel elle ressent une profonde aversion. Pour

<sup>20</sup> «Retourne dans le désert, regarde-le avec les yeux de la compassion, ouvre-lui ton cœur et laisse le te parler .Mais avant, il te faudra affronter le Temps, les hommes et ta propre mort pour renaître sous ta forme la plus parfaite. Ce jour-là, ton ignorance sera abolie. Elle laissera place à la révélation ».

<sup>21</sup>« Cette ambigüité est trahie par de généreux seins aux rondeurs flottantes (...) un cou long et raide, une chevelure soignée (...) dans une étrange beauté ».

<sup>22</sup> « Des rondes évanescences, impatientes, de bonheur s'enroulent autour de nos chaires (...) Nous terminons avec cette sensuelle perspiration, tous les deux, de concert et sur le même rythme, dans un jaillissement euphorique ».

<sup>23</sup> Il se met alors à soliloquer à celui qui connaît le secret de toutes choses et sur son appartenance en tant qu'infime partie d'un Tout : « Au moins comme un grain de sable qui ferait partie du désert tout comme le désert fait partie du reste (...) Je suis une fraction de matière qui se restitue sans fin comme se restituent toutes les choses (...) Alors immense ou infime, rien ne devra rester négligeable pour Toi. Sinon Que FAIS -TU dans tout ça ».

<sup>24</sup> « Je suis un grain de sable logé dans un sablier qui refuse de se laisser entraîner vers le bas. Un grain qui veut rester présent, car en bas c'est déjà le passé ».

<sup>25</sup> Dieu est peut-être comme nous, en fin de compte .Finit-IL par se lasser des choses qui Lui désobéissent ? Mais ce pas pour autant qu'Il ne reste pas DIEU ».

<sup>26</sup> « Je voyage dans un vrai labyrinthe entre des blocs énormes ornés de peintures d'un autre âge, représentant de gracieuses antilopes, des vaches, des autruches et des hommes ».

oublier son calvaire des sens, elle se projette dans ses songes bleus par des vapeurs de chanvre indien pour planer au-delà du réel et du temps au-dessus de grandes routes printanières bordées d'arbres et verdoyante. Elle se métamorphose en chrysalide dans un cocon de soie pour muer en un papillon arc en ciel au-dessus de lagons bleus et d'étoiles multicolores.

Suite au rêve à la fois macabre et jubilatoire de la mort du zoophile en plein désert et lorsque ses élucubrations oniriques évacuent les songes bleus céruléens, la camée du point B114 entame un « *ultime voyage bien dosé dans le virtuel* » (MATI. D, 2007 : 101) à travers lequel un tsunami d'images hallucinatoires effroyables envahit son corps et son âme dès qu'elle s'enfonce la pipe de narguilé dans sa gorge<sup>27</sup> (MATI. D, 2007 : 102).

La configuration spatiale du point B 114 se conçoit alors comme une sorte de volume plus ou moins élastique dans lequel des micro-espaces de folie et de désespoir s'égrènent au gré de son errance. Les volutes de fumée s'imbriquent dans l'harmonie pour devenir une sorte d'éléphant rose, sorte « *d'individu mi-homme mi- bête* » d'une étrangeté absolue déféquant des excréments noirs, fumants et pestilentiels et branlant son nez long devant les atours de la visiteuse presque dévêtue, qui lui fera visiter le zoo en folie présenté comme « *la plus belle ménagerie de tout le Sud et de tous les déserts* » (MATI. D, 2007 : 103) monde affligeant de leurres, de despotisme et d'arbitraires en tous genres où les simiens singent les hommes dans leur cupidité et manigances serviles et mercantiles.

Après le chemin de croix effectué dans l'intense douleur de l'ascension d'une immense montagne cendreuse et pyramidale sur laquelle s'érige une tour phallique, elle assiste éberlué au prêche satanique et injonctif d'un tyran aux yeux rouges et à la soutane noire. Dans l'antichambre de l'enfer, elle se retrouve face à des incubes démoniaques qui la scrutent « *les yeux en érection* », lorgnent sa nudité et se mettent à palper son corps endolori alors que des lézards « *homochromiques* » prient en écumant dans une béatitude contemplative. Elle continue sa traversée cauchemardesque jusqu'à une oasis poubelle ornée de sacs en plastique, de balais de sorcières à l'envers, baudruches trouées en forme de capote, photos de filles nues, godemichés et papiers hygiéniques en guirlandes. Puis c'est dans un lupanar ensablé qu'elle sort vivante mais polytraumatisée après avoir été tabassée à mort par un barbu hirsute. Elle se réveille dans un espace rocailleux (MATI. D, 2007 :140 )<sup>28</sup> où l'erg ocre et sablonneux s'est mué en reg anthracite, minéral et inhospitalier au milieu de blocs phalliques en équilibre aux parois ornées de peintures rupestres narrant les souffrances des femmes depuis des millénaires. Un carrousel de grains de sable, de petites pierres, de roches et de basaltes virevoltent et gravitent autour de la possédée du point B114 qui prend conscience qu'elle est l'œil du cyclone avant que le fibrome irascible de sang venimeux ne s'extirpe de sa bouche chassé par le cannabis<sup>29</sup>(MATI. D, 2007 : 146).

### 3. Le fantastique entre étrangetés et transmutations au point B114

<sup>27</sup> « *Une nuée de gargouilles, hideuses et ricanâtes, aux visages blafards s'échappent de sa bouche* ».

<sup>28</sup> « *Un espace qui arrête les aiguilles du temps pour s'arrimer à l'éternité* ».

<sup>29</sup> « *Elle est là maintenant, sanguinolente, spongieuse dans la bouche (...) Elle la garde flottante et poisseuse entre la langue et le palais (...) contre sa volonté(...) par peur (...) La forme sphéroïdale se transforme en fibrome, un fœtus de gnome méchant* ».

Chez Mati, le point B 114 est la spatialité où le fantastique s'imisce par un certain nombre d'étrangetés inexplicables et transmutations inéluctables que vivent et subissent les personnages durant leurs cabales hallucinatoires.

Dans « *Aigre-doux* », le personnage narrateur est confronté à d'étranges phénomènes dès qu'il ingurgite ses pilules aigres-douces. Des rêves éveillés, visions, hallucinations et réminiscences d'un passé antérieur se désancrent pour apparaître sous formes de flash-back, de fragments d'un étrange vécu dans un monde complètement absurde.<sup>30</sup>

Le narrateur entame son voyage pilulaire par un songe étrange d'une amphore fracassée, celui d'une cruche antique symbolisant sa propre contrée malmenée par des gens sortis de sa propre glaise. Il participe à une manifestation d'irréductibles consommateurs sevrés arbitrairement de leurs tubes cathodiques et entonne de concert avec les médias le nouvel hymne psychédélique du pays, complainte des laissées pour compte contraint de survivre dans le dénuement et la pauvreté. Ensuite, il plonge et se brûle les mains dans une eau bouillante après que d'étranges figures, longitudinales ou arrondies presque humanoïdes émanant de vapeurs et d'émanations de chanvre indien fumantes l'aient imploré de les sauver du faitout bouillonnant.

Une fois réveillé dans l'exiguïté de la chambrette ovale et tentant de faire le point sur l'affligeante alternance d'une diurne réalité hallucinée et d'une autre nocturne et évidente, il apprécie dans un intense bonheur le rêve éveillé et nautique d'une romance amoureuse après avoir déambulé nu sur l'herbe verdoyante et exécuté une cabriole acrobatique sur ses mains simplement avant de voler en serrant les poings en compagnie d'hirondelles qu'il caresse pour les remercier de gazouiller à ses côtés.

Dans « *On dirait le Sud* » le point B 114 devient le théâtre « *des fantasques de la nature et des évènements* » qui lui insufflent son caractère fantastique et mystérieux. En effet, des bizarreries se déroulent aux alentours de la cabane du point B114. Ce dernier entame sa mue étrange et inexplicable, toquant « *ses hardes souillées pour des parues qui augurent l'invitation* » (MATI. D, 2007 : 251) pour devenir un magnifique théâtre enchanteur prolongeant l'immensité désertique.

Un voile de lumières luminescentes rose et bleue se positionne tel un rideau de scène en attente de dévoiler le miracle de son aurore boréale en plein Sud. Subjuguée Zain savoure cet instant où les luminescences ondulantes deviennent des hologrammes, aspects marchants devenant Neil, son fantasma, qui n'a cessé d'accompagner ses élucubrations à travers le miroir sans tain, se retrouve comme par enchantement en face d'elle. Le point B 114 est donc le lieu où les protagonistes vont vivre de concert d'insolites diableries et assister à ces « *choses qui disparaissent et apparaissent selon leur bon vouloir et sans se soucier du regard des autres* » (MATI. D, 2007 : 245) : le potager devient de manière inexplicable un champ de coloquintes, Ania la chamelle blanche se désagrège sous leurs yeux perplexes pour disparaître totalement happée par un vent tourbillonnant, un cavalier au chèche pourpre sur un pur-sang blanc apparaît comme par enchantement, converse avec Neil et disparaît subitement englouti dans une autre dimension, le vieil acacia a mué, « *coiffé de branches parsemées d'épines hirsutes (...) dans une quiétude déconcertante,*

<sup>30</sup> Le narrateur s'interroge en son for intérieur « *Est-ce que les courtes visions qui me viennent de l'intérieur ont existé réellement ou bien est-ce mon esprit qui a complètement disjoncté ?* »

*inexpliquée parfois bouffonne par sa bizarrerie* » ( MATI. D, 2007 : 270) et disparaît l'instant d'après sans que les convives ne s'en aperçoivent<sup>31</sup> (MATI. D, 2007 : 280).

D'autres bizarreries surgissent au point B 114 : des morceaux de carcasse d'une voiture tout terrain surgissent de temps à autre sans inquiéter convives qui dégustent des melons amers. Les bruits plaintifs de vagues marines ont déjà remplacé le chant du simoun et le coquillage frais et humide que Neil a offert à Zain revient se glisser le long de son cou. Certains soirs, ils en arrivent à voir les images de leur propre rêverie prendre forme et chacun *des trois voyait en même temps les images rêvées par les autres. Le point B 114 se trouvait alors rempli de visiteurs* (MATI. D, 2007 :282).

Dans cette maison hantée « *Dar el-méson* », la lune rencontre le soleil voilé à plusieurs reprises et provoque une éclipse inattendue. L'irrationnel prend le dessus, et le point B 114 disparaît par *panneaux entiers* sans que cela n'altère leur insouciant quiétude. Ces incroyables fantaisies persistent lorsque le trio déguste silencieusement « *un diner surréaliste, composé de coloquintes cuites et de maigres feuilles de menthe séchées, le tout arrosé d'eau saumâtre* » (MATI. D, 2007 : 283). Enfin, au moment où le trio s'amuse à « *des effleurements dissociés, (à) une multiplication de tendresses séparées* » (MATI. D, 2007 : 286), le déluge impromptu d'un liquide chaud et bouillonnant s'abat sur les dunes assoiffées et s'engouffre dans les méandres des deltas tomenteux .Puis en un clignement de cils , un étrange phénomène d'irisation prend place dans la pénombre à la suite de jeux d'ombres et de lumières alors que le ciel s'orne de couleurs rosâtres<sup>32</sup> (MATI. D ,2007 :287). Ces jeux d'ombres et de lumières, fantaisies enchanteresses feront que les rêves se concrétiseront dans « *une union des choses, de toutes choses* » (MATI. D, 2007 :287).

Quant à la mue ou la transmutation, elle constitue chez Mati une étape obligatoire de la cabale hallucinatoire. Dans « *Aigre-doux* », du thaumaturge<sup>33</sup> à la Délivrance en passant par le bouquiniste de la librairie B114 et son cœur -volcan, tous lui suggèrent d'accepter l'idée qu'il a été choisi pour la MUE, qui précèdera l'aboutissement de sa quête<sup>34</sup>(MATI. D, 2007 :242). Dans de la voiture qu'il conduit, en compagnie de sa Délivrance installée à l'arrière, le narrateur observe qu'en sens inverse de la route, les personnages rencontrés au cours de son errance se projettent sur son pare-brise pour être littéralement happés par le rétroviseur<sup>35</sup> (MATI. D, 2007 : 287). En une fraction de seconde, il se retrouve dans un isolement quasi-absolu, dans un espace rocailleux en suspension En par une force mystérieuse le long d'un tunnel de lumière *comme un passage d'énergie protectrice* (MATI. D, 2007 : 254) enrobé d'un halo bleuté jaillissant de sa propre poitrine. Ce sera dans d'étranges cavités labyrinthiques d'une viscosité confortable qu'il traverse en suspension un tunnel lumineux pour se réveiller en un être inconsistant et sans

<sup>31</sup> « *En regagnant la cabane, aucun des trois pensionnaires du point B 114 ne s'est aperçu de la disparition du vieil acacia* »

<sup>32</sup> « *Deux panneaux lumineux nimbent les deux astres (et) entrelacent leurs diadèmes flamboyant pour célébrer leur union* ».

<sup>33</sup> Le thaumaturge considère qu'il devra affronter le Temps, les hommes et sa propre mort pour renaître sous la forme la plus parfaite.

<sup>34</sup> « *En quoi vais-je me transformer?* ».

<sup>35</sup> « *Il y a l'alchimiste, les abeilles, les bourdons, des mendiants, des vaches, une amphore sur une épaule, une vareuse avec un bouquiniste dedans, un garçonnnet à la chevelure de laine, des légumes qui mijotent, des femmes, une femme* ».

enveloppe charnelle<sup>36</sup> (MATI. D, 2007 : 259 ) au milieu d'une oasis de l'Eden<sup>37</sup> (MATI. D, 2007 : 255) sans soleil, s'interrogeant sur sa propre transmutation<sup>38</sup> (MATI. D, 2007 : 259), puis en spermatozoïde percevant les préludes parfumés et savoureux de la vie matricielle avant de féconder la graine qui l'attend dans l'amour et le plaisir<sup>39</sup> (MATI. D, 2007 : 259 -260). Choisi pour refaire un autre cycle, il est fœtus recroquevillé, enveloppé du liquide nourricier et protecteur, et percevant les préludes d'une vie « *dans une nouvelle dimension d'espace-temps* » (MATI. D, 2005 : 261) et ressentant les premiers parfums de sa matrice dans un ventre maternel<sup>40</sup> (MATI. D, 2005 : 261).

En paix avec lui-même et ayant au préalable accepté sa métamorphose - *comme la chenille admet de devenir papillon* (MATI. D, 2005 : 262 ) - le narrateur se surprend dans un autre corps rajeuni, glabre et lisse : celui d'une femme, à la peau glabre et lisse découvrant avec félicité sa nouvelle enveloppe charnelle avec un goût de miel doux sur la langue<sup>41</sup> (MATI. D, 2005 : 262). Le monde cauchemardesque du point B 114 perdure dans sa cabale hallucinatoire jusqu'à son réveil dans l'œil du cyclone.

#### 4. Conclusion

En conclusion, nous dirons que le fantastique est omniprésent dans l'univers diégétique fantasmagorique par la multiplication de phénomènes hallucinatoires, étranges et inexplicables que vivent les personnages tourmentés en quête d'eux-mêmes. Cependant, l'esthétique scripturaire de Mati ne se contente pas de les « *enfiler* »<sup>42</sup> (CHKLOVSKI. V, 1965 : 170) dans le continuum narratif : elle puise de manière éclectique dans d'autres codes du fantastique allant de l'étrange inexplicable à celui de l'inquiétante étrangeté freudienne pour y instaurer une sorte de démantèlement du temps et de l'espace s'ouvrant à l'infini dans une atemporalité onirique surnaturelle qui échappe aux repères spatio-temporels classiques (espace, durée, datation).

<sup>36</sup> Débarrassé de son enveloppe charnelle et corporelle dans cette nouvelle vie où le bonheur et la félicité anéantissent ses tourments, il devient Amour au moment même où « l'éternité s'installe dans une attitude éphémère. L'instant zéro ! (...) Baignant dans une cohésion solide et liquide chaude et froide. Une origine et une fin confondues dans un même espace qui lui-même n'a plus de volume, plus de mesure, c'est sublime, indescriptible, innommable, DIVIN ? ».

<sup>37</sup> « Je me réveille au milieu d'une oasis de l'Eden gorgée d'eau et de végétations aux senteurs aphrodisiaques sous un ciel bleu lavé de tout tourment. Sur les branches des arbres, de superbes oiseaux aux plumages multicolores (...) Des papillons serties de pierres précieuses, volent de fleur en fleur. Des dunes formées de minuscules pépites d'or paraissent onduler. Une guelte scintillant l'émeraude (...) Tout est illuminé, tout est translucide pourtant, il n'y a pas le soleil ».

<sup>38</sup> « Que suis-je donc devenu ? Qui suis-je ? Je suis eau ? Je suis arbre ? Je suis fleur ? Je suis fruit ? Je suis oiseau ? Je suis papillon ? Je suis poisson ? Je suis stable ? Je suis lumière ? Ou bien je suis tout cela à la fois ».

<sup>39</sup> « Nous sommes des millions et il ne doit rester que moi ! (...) Et je voudrai être celui-là ! (...) ça y est, c'est fait ! J'y suis arrivé, nous étions des millions et le destin m'a choisi ».

<sup>40</sup> « Un jour, je basculerai comme prévu (...) je me recroqueville de nouveau, et les paupières closes, je mets mon pouce dans ma bouche et je souris. Le compte à rebours débute. Un autre cycle commence : neuf, huit, sept... ».

<sup>41</sup> « Je suis surpris en découvrant mes bras et mes jambes sans leur pilosité (...) mes rides se sont effacées. De longs cheveux soyeux ont remplacé les rares mèches grises qui garnissaient mon crâne. Mon torse se déploie sur deux mamelons aux tétons généreux. Mon ventre est aplati. Mes hanches sont arrondies (...) je souris à cette heureuse mue (...) je suis heureuse de ma mue ».

<sup>42</sup> L'inaccomplissement de ce récit s'explique par l'enfilage de récits seconds de rêves éveillés, visions et hallucinations du narrateur où des réminiscences d'un passé antérieur se désancrent pour apparaître sous formes de flash-back, de fragments d'un étrange vécu dans un monde complètement absurde et fantastique. L'intrusion de ces récits mi-réels, mi-oniriques se substitue à la progression narrative - et anéantit par la même toute tentative de transformation de la situation initiale. Chklovski Victor parle d'enfilage lorsqu'un même héros traverse des aventures constituant autant d'épisodes.

Chez Mati, le fantastique « brut » ne s'introduit pas dans un monde où l'enchantement va de soi, il est le fruit d'hallucinations, rêveries et délires oniriques de personnages enclins à consommer systématiquement pilules aigres-douces et narguilés bourrés de chanvre indien. L'intrusion d'un fantastique éclectique et hybride dans un conglomérat composite de micro-récits hallucinatoires permet l'expression d'un malaise existentiel dont l'errance des personnages cherche à circonscrire au fil des expériences étranges et inexplicables.

Finalement l'intrusion d'un fantastique singulier envahit de manière originale et singulière toute la surface du texte à travers les excroissances du rêve hallucinatoire, de la fabulation onirique et renvoie en filigrane à l'impalpable mystère ontologique qui privilégie l'interrogation sur la condition humaine et l'entité de l'être.

### Références

- [1] BARTHES, R. (1976). *Analyse structurale des récits : Poétique du récit*. Paris, Seuil.
- [2] BENDJELID, F. (2012). *Le roman algérien de langue française*. Chicha Editions.
- [3] BUTOR, M. (1966). *Répertoire II*. Paris : Ed Minuit.
- [4] CAILLOIX, R. (1965). *Au cœur du fantastique*. Paris, Editions Gallimard.
- [5] CHKLOVSKI, V. (1965). *La construction de la nouvelle et du roman, Théorie de la littérature*, Paris, Le seuil.
- [6] DOUDET, C. (2008). *Géo critique, théorie, méthodologie, pratique ; Acta Fabula* [http : //www.poetica. Orge /s /flac/biblio /gr/htm](http://www.poetica.Orge/s/flac/biblio/gr/htm).
- [7] FREUD, S. (1919). *L'inquiétante étrangeté. Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Editions, Gallimard, Réimpression, 1971. Collection Idées, nerf, n° 263.
- [8] FONTAINE, D. (1993). *La poétique, Introduction à la théorie générale des genres littéraires*, Paris, Ed Nathan Université.
- [9] HAMON, P. (1977). *Poétique du récit*, Paris, Ed du Seuil.
- [10] MALRIEUX, J. (1996), *Le fantastique*, Paris, Editions Hachette.
- [11] MATI, D. (2005), *Aigre-doux, les élucubrations d'un esprit tourmenté*, Alger, APIC Editions.
- [12] MATI, D. (2007). *On dirait le sud, les élucubrations d'un esprit tourmenté*, Alger, APIC Editions.
- [13] MOKHTARI, R. (2006). *Le nouveau souffle du roman algérien*. Alger, Editions Chicha.
- [14] TADIE, J-Y. (1979). *Le récit poétique*. Paris : Presse Universitaire de France, écriture.
- [15] TOMACHEVSKI, B. (1966). *Théorie de la littérature*. Paris, Editions du Seuil.
- [16] WESPHAL, B. (2007). *La Géo critique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, Coll. Paradoxe.
- [17] Encyclopédie, U. (1995), *Romans classiques des 18 ère et 19 ère siècles*.